LES ANCIENS ÉGYPTIENS

SCRIBES, PHARAONS ET DIEUX

AUDE
GROS DE BELER



Errance
&Picard

© Éditions Actes Sud, 2024
ISBN : 978-2-330-18835-1
Édition revue, corrigée et augmentée
Première édition, Errance, 2003

LES ANCIENS ÉGYPTIENS

Scribes, pharaons et dieux

AUDE GROS DE BELER



Errance
&Picard



SOMMAIRE

CHAPITRE I —
CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE 7

CHAPITRE II —
LANGUES ET ÉCRITURES ÉGYPTIENNES 61

CHAPITRE III —
POUVOIR ET SOCIÉTÉ :
PHARAON ET L'ADMINISTRATION 109

CHAPITRE IV —
RELIGION ET CROYANCES 189

ANNEXES 292



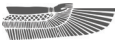
CHAPITRE I
CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

UN PAYS ENTRE NIL ET DÉSERT

Configuration de la vallée du Nil

Située à l'extrémité nord-est du continent africain – avec une dépendance en Asie, la péninsule du Sinaï –, l'Égypte actuelle couvre une superficie de 1 001 450 km², entre 21°9' et 31°30' de longitude nord et entre 25°2' et 34°56' de longitude est ; toutefois, avec ses quelque 38 000 km², la surface cultivable ne représente que 3,8 % de la superficie totale du pays. L'Égypte, qui présente de forts contrastes géographiques, est profondément marquée par une double dualité, est-ouest d'abord, puis nord-sud. D'est en ouest, l'Égypte offre une configuration tout à fait particulière. Elle se développe symétriquement de part et d'autre d'un grand axe nord-sud formé par le Nil : immédiatement au bord du fleuve, on trouve des zones marécageuses parfois très denses ; puis, en s'éloignant des rives, s'étend une bande de terres cultivées plus ou moins large ; brusquement, celle-ci cède la place au désert, dominé par la falaise arabique à l'est et la falaise libyque à l'ouest. Cette réalité transparaît jusque dans le vocabulaire utilisé par les anciens Égyptiens pour désigner ces deux régions totalement contraires : ils appellent *Kemet*, "la (Terre) Noire", la vallée qui borde le Nil et *Deshret*, "la (Terre) Rouge", les zones désertiques. Du nord au sud, apparaît une seconde dualité géographique qui divise le pays en deux territoires bien

distincts. Au sud, la Haute-Égypte couvre toute la région située entre Assouan et Le Caire actuel *(voir Atlas, p. 302-304)* ; c'est une étroite vallée qui s'étire sur 860 km de long, mais n'atteint jamais plus de 30 km de large. Au nord, la Basse-Égypte s'étend du Caire à la mer Méditerranée *(voir Atlas, p. 306-307)* ; elle forme une plaine alluviale, constituée par le delta du Nil, qui mesure 600 km de large sur 200 km de long. Cette opposition naturelle détermine les appellations choisies par les Égyptiens de l'Antiquité pour qualifier leur souverain : dans les textes, Pharaon est généralement le "Maître des Deux Terres" ou le "Seigneur du Double Pays". Quant à la Moyenne-Égypte *(voir Atlas, p. 304)*, terme volontiers utilisé dans certains ouvrages ou dans les articles de presse, c'est une pure création des temps modernes. Elle désigne une zone allant approximativement d'Assiout au Caire, soit, par le Nil, un peu plus de 350 km.



LA DUALITÉ EN ÉGYPTE

Région d'Égypte	Nord	Sud
Appellation	Basse-Égypte	Haute-Égypte
Couronne royale	rouge *(deshret)*	blanche *(hedjet)*
Déesse protectrice	Ouadjet	Nekhbet
Animal de la déesse	Cobra	Vautour
Résidence de la déesse	Bouto	El-Kab
Dieu protecteur	Horus	Seth
Animal du dieu	Faucon	Animal mythique
Plante héraldique	Papyrus	Lotus
Symbole	Roseau	Abeille

LE NIL ET SA CRUE

Le fleuve

Le Nil : du cœur de l'Afrique à la mer Méditerranée, le deuxième fleuve du monde par sa longueur, court pendant 6 671 km

à travers déserts, forêts et vallées agricoles. En général, le Nil évoque l'Égypte, la terre illustre des pharaons ; mais, paradoxalement, lorsque le fleuve arrive à la frontière soudano-égyptienne, il a déjà effectué plus de 78 % de son trajet. Le Nil résulte de l'union de deux fleuves qui se rejoignent à Khartoum, la capitale soudanaise. Le Nil blanc part du lac Victoria, étendue d'eau de 68 000 km² alimentée par l'imposant Ruwenzori (5 000 m d'altitude) et située à la frontière entre la Tanzanie, le Kenya et l'Ouganda. Après avoir traversé les lacs Kyoga (en Ouganda) et Albert (à la frontière entre la République démocratique du Congo et l'Ouganda), il pénètre au Soudan du Sud par Nimule et parcourt, sur environ 750 km, une zone marécageuse particulièrement hostile : le Sudd. Puis, il se jette dans le lac No pour recevoir, à sa sortie, le Bahr el-Zeraf et le Sobat, deux affluents qui lui fournissent eau et limons fertiles. Enfin, il se dirige lentement vers Khartoum, la capitale du Soudan *(voir Atlas, p. 298-300)*.

Quant au Nil bleu *(voir Atlas, p. 299-300)*, il prend sa source au cœur des hautes montagnes d'Abyssinie, dans le lac Tana culminant à environ 1 800 m d'altitude. Sa principale caractéristique reste sa force ; il l'acquiert grâce au terrain extrêmement accidenté qu'il traverse. Avec un débit de 57 milliards de m³ par an, il apporte au fleuve trois fois plus d'eau que le Nil blanc. Après les vertigineuses chutes Tisisat, où les eaux tombent de 45 m de haut, il effectue une boucle vers le sud avant de repartir en direction du nord-ouest pour rejoindre Khartoum. Là, le Nil blanc et le Nil bleu se rencontrent pour ne plus former qu'un seul fleuve : le Nil. Son voyage en territoire soudanais est un peu hésitant : il forme un long S tortueux, puis finit par reprendre définitivement la route du nord. Six cataractes perturbent ce trajet, sortes de rapides ponctués d'îles, d'îlots et de massifs rocheux couvrant parfois plusieurs kilomètres de long. Paradoxalement, elles sont numérotées dans le sens inverse du cours du Nil, la sixième cataracte étant, en fait, la

première que l'on rencontre en quittant Khartoum. C'est par Ouadi Halfa, au niveau de la deuxième cataracte, que le Nil pénètre en Égypte. Jusqu'à Assouan, il traverse une région totalement disparue aujourd'hui : elle a tout simplement été inondée, engloutie et condamnée par le lac Nasser, immense retenue d'eau de 500 km de long sur 10 à 30 km de large. Toute la zone située entre Khartoum et Assouan *(voir Atlas, p. 301)*, que les historiens appellent volontiers la Nubie – du mot hiéroglyphique *nbw*, l'or –, correspond au pays de Kouch et au pays de Ouaouat des anciens Égyptiens, territoires annexés par les pharaons dès les premières dynasties (vers 3100 av. J.-C.). Restent à effectuer les quelque 1 150 km qui séparent Assouan de la mer Méditerranée. Jusqu'au Caire, capitale de l'Égypte, le Nil parcourt une vallée fertile entourée, à l'ouest et à l'est, par les déserts libyque et arabique. C'est alors qu'il change de configuration : il se ramifie en plusieurs branches, les deux principales étant celle de Damiette et celle de Rosette, et forme un vaste delta qui vient se jeter dans la mer, issue de son voyage. Le Nil est un fleuve qui se caractérise par un régime annuel régulier, marqué par deux saisons hydrologiques : la crue et l'étiage. Du moins sur son parcours égyptien, la crue est exceptionnellement dévastatrice en raison du très faible dénivelé existant entre Assouan et la mer : 83 m sur un parcours de 1 150 km, soit une pente de 0,007 %.

Une crue capricieuse

À la lueur des textes antiques, on constate que toute l'agriculture égyptienne repose sur les caprices de la crue. Bien des documents évoquent l'inconstance de ce phénomène : visiblement, les crues sont irrégulières par leur volume, leur durée et leur date d'apparition. Or, le système politique égyptien repose sur cette contrainte physique et géographique : il faut un pouvoir politiquement fort pour assurer l'irrigation et une bonne répartition de la crue par la mise en place de barrages,

de digues et de canaux. En somme, l'eau reste la principale préoccupation des Égyptiens. Une priorité : ne pas empiéter sur les terres atteintes par la crue et implanter villes et villages sur des terres désertiques ou à l'abri de l'inondation. Une nécessité : gérer correctement cette crue de façon à profiter au maximum de ses bienfaits. Le rôle du pouvoir consiste à entretenir le système contrôlant la crue et, en cas de surplus, d'effectuer des réserves pour pallier les disettes. Une crue trop généreuse bouleverse le système d'irrigation et détruit les habitats ; à l'inverse, la surface agricole se trouve obligatoirement réduite et le pays connaît des "années de banc de sable", c'est-à-dire la sécheresse. Les documents memphites de l'époque gréco-romaine fixent la hauteur idéale d'une crue à 16 coudées, soit 8,40 m : on dit que, lors de son apparition, Hâpy, la personnification de la crue, est accompagné de seize enfants mesurant chacun 1 coudée, les *putti* ; de même, lors de sa fête orgiaque célébrée au début de l'inondation, Hathor est qualifiée de "femme de 16 (coudées)". En réalité, le volume de la crue résulte de l'abondance des précipitations tombées dans les montagnes d'Éthiopie nourricières du Nil bleu (maximum de pluies en été) et dans la région des grands lacs équatoriaux alimentant le Nil blanc (maximum de pluies au printemps et en automne). Par sa puissance, le fleuve arrache sur son passage toutes sortes de débris volcaniques et métamorphiques qui, par décomposition, forment ce limon extrêmement fertile qui donne à la crue toute son importance ; une crue qui part des Tropiques fin mai, déferle en Égypte fin juin ou début juillet, augmente en août, culmine en septembre et décroît avec les premiers jours de l'automne. D'où les trois saisons du calendrier : *akhet* (l'inondation), de juillet à octobre ; *peret* (les semailles), de novembre à février ; *chemou* (la récolte), de mars à juin.

Or, les anciens Égyptiens, qui ignorent tout des sources du Nil, expliquent ce phénomène de façon bien différente. Une inscription, appelée la "stèle de la Famine", révèle la nature des

croyances relatives à la crue. Elle a été gravée en 187 av. J.-C., sous le règne de Ptolémée V, sur un rocher au sud de l'île de Sehel, à proximité d'Éléphantine. Le personnage mis en scène est Djoser (vers 2750 av. J.-C.), premier pharaon de la IIIe dynastie, qui se plaint d'une trop longue sécheresse :

> "Mon cœur était dans une très grande peine, car le Nil n'était pas venu à temps pendant une durée de sept ans. Le grain était peu abondant, les graines étaient desséchées, tout ce qu'on avait à manger était en maigre quantité, chacun était frustré de son revenu. On en venait à ne plus pouvoir marcher : l'enfant était en larmes ; le jeune homme était abattu ; les vieillards, leur cœur était triste, leurs jambes étaient repliées tandis qu'ils étaient assis par terre, leurs mains en eux. (Même) les courtisans étaient dans le besoin ; et les temples étaient fermés, les sanctuaires étaient sous la poussière. (Bref) tout ce qui existe était dans l'affliction." (Trad. Barguet 1953, p. 15)

Totalement démuni, le souverain demande à un prêtre de consulter les archives ; il cherche à savoir à quel dieu s'adresser pour que le fleuve reprenne son rythme normal. Après avoir effectué son enquête, l'homme explique :

> "Il y a une ville au milieu de l'eau : le Nil l'entoure ; son nom est Éléphantine. […] Surélévation terrestre, tertre céleste, c'est le siège de Râ quand il décide de lancer la vie auprès de chacun ; « douceur de vivre » est le nom de sa demeure ; « les deux gouffres » est le nom de l'eau : ce sont les deux mamelles qui dispensent toutes choses. C'est la Maison du Lit : le Nil se rajeunit en lui à son temps…, il offre la crue ; il coïte en bondissant comme un garçon qui féconde une femme, il recommence à être un jeune homme dont le cœur est vif. Il s'élance (ayant) 28 coudées

> [14,70 m], et se hâte vers Balamun, (ayant) environ 7 coudées [3,67 m]. Khnoum est là comme dieu […] ses sandales placées sur le flot, tenant le verrou de la porte dans sa main, et ouvrant les deux battants à son gré. Il est l'Éternel là, en tant que Shou ; « maître de largesse, chef des champs », l'appellera-t-on après qu'il aura dénombré les terres de Haute et de Basse-Égypte à départir à chaque dieu, (car) lui, il régit l'orge […], les oiseaux, les poissons et tout ce dont ils vivent." (Trad. Barguet 1953, p. 18-20)

On dépose donc offrandes et cadeaux dans le temple de Khnoum et, en remerciement, le dieu se manifeste à Djoser au cours d'un songe où il promet de doter la terre d'Égypte de crues plus constantes :

> "Je ferai monter pour toi le Nil ; il n'y aura plus d'années où l'inondation manquera pour aucun terrain […]. Je ferai que tes gens soient comblés, et qu'ils emplissent leurs mains avec toi ; la disette finira, qui amène le manque dans leurs greniers. Les Égyptiens viendront, empressés ; les terres resplendiront, car excellent sera le flot, et leur cœur sera gai plus qu'auparavant." (Trad. Barguet 1953, p. 28)

En effet, on pense que la crue provient d'une grotte souterraine proche de la première cataracte où règnent trois divinités : Khnoum, le dieu bélier qui passe pour avoir façonné l'humanité sur son tour de potier, et ses parèdres, Satis et Anoukis. Tous trois, gardiens des sources du Nil et de la cataracte, libèrent chaque année les quantités nécessaires de limon pour fertiliser les terres égyptiennes. C'est Hâpy, l'incarnation de la crue, qui constitue les réserves. C'est pourquoi, d'Assouan au Delta, on vénère ce génie aux mamelles pendantes et au ventre bedonnant pour le prier de donner au pays une crue satisfaisante. Considéré comme le génie de la fécondité et de l'abondance, Hâpy

est omniprésent dans les cortèges de divinités ornant les soubassements des sanctuaires. Toutefois, il ne bénéficie pas d'un culte traditionnel ; avant le IVe siècle av. J.-C., ses sanctuaires et les attestations de fêtes en son honneur restent extrêmement rares. Le culte qui lui est consacré se déroule en plein air, au bord du Nil : avant et pendant l'inondation, on déverse dans le fleuve des offrandes (nourriture, boisson et figurines du dieu) pour l'inciter à déborder. On connaît également l'existence d'une cérémonie, attestée depuis la VIe dynastie (2413-2250 av. J.-C.), qui consiste à jeter dans le fleuve au début de la crue le *Livre de Hâpy*, recueil de prières et de listes de dons. Parallèlement, on constate que, dans les sanctuaires nubiens, particulièrement liés à la crue, les rites tendant au renouvellement de la royauté doivent favoriser le retour de l'inondation, tandis qu'il est fréquent de voir Pharaon pratiquer des rites magiques en cas d'inondation insuffisante. Reste l'Hymne à la crue du Nil, composition du Nouvel Empire comptant cent trente-six versets divisés en quatorze strophes, qui répond à une nécessité purement pratique : obtenir de Hâpy un débordement généreux du fleuve.

"Le pays tout entier souffre lorsqu'elle engendre la rapacité ;
grands et humbles errent.
Mais les hommes se rassemblent à son approche,
lorsque Khnoum la crée.
Lorsqu'elle apparaît, alors le pays exulte,
alors tout le monde se réjouit.
Chaque lèvre se met à rire,
chaque dent se découvre.
Celle qui apporte la nourriture, fertile en aliments ;
qui produit toutes ses bonnes choses.
Maîtresse de la frayeur, au parfum suave ;
on est heureux lorsqu'elle vient.
Elle fait pousser l'herbe pour le bétail ;

elle fournit à chaque dieu des bêtes de sacrifice.
Elle demeure dans le monde souterrain ; ciel et terre
reposent sur ses étais ;
elle prend possession du Double Pays.
Elle remplit les magasins et élargit les greniers ;
elle offre des biens aux pauvres."
(Strophes III et IV, trad. Dirk van der Plas, *in* "Le Monde de la Bible", nº 138, p. 34-36)

Si toutes les actions propres à agir sur le volume du Nil se limitent à des actes rituels ou magiques, il n'en va pas de même pour la gestion de la crue. Étant donné que l'agriculture représente la branche principale de l'économie égyptienne, l'amplitude des eaux reste la préoccupation majeure des souverains, d'où la nécessité de construire digues, barrages et canaux de façon à contenir l'eau et à la dévier en fonction des besoins. Toutefois, les actes hydrauliques de la royauté restent assez restreints. Étrangement, il n'existe pas de département propre à l'irrigation et c'est le vizir qui se charge de veiller à l'entretien des canaux. C'est, du moins, ce qu'explique le texte des Devoirs du vizir, inscrit sur les parois de la tombe de Rekhmirâ (TT 100, Cheikh Abd el-Gourna, Thèbes-Ouest), vizir de Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.) : "C'est lui [le vizir] qui envoie les conseillers du nome pour établir, dans le pays tout entier, des canaux d'irrigation." En fait, le rôle d'un bon souverain consiste plutôt à prévoir le débit de l'inondation et à effectuer des réserves de grain susceptibles de pallier les pertes d'une mauvaise crue. C'est notamment le cas de Sethy Ier qui, sur une stèle retrouvée près de la première cataracte et gravée en l'an 9 de son règne (1285 av. J.-C.), est loué pour ses qualités de bon gestionnaire des stocks :

"Le dieu (parfait), fils d'Amon, qui frappe des multitudes d'ennemis, apportant des captifs […]. Il aime l'infanterie

> et la charrerie, le personnage majestueux, qui protège les jeunes gens […]. J'ai empli les magasins, élargi les greniers, donnant des biens à celui qui n'en avait pas […], celui qui cultive l'épeautre, l'aimé du blé, le seigneur du pain. Il emplit tous les corps, de telle sorte que personne ne se couche un soir, affamé, en son temps ; et le pays entier est dans l'allégresse à cause des nourritures qu'il prodigue." (Trad. Labib Habachi, in *Bifao 73*, p. 120-121)

Compte tenu des caprices de la crue, on s'explique mieux la nécessité d'une organisation à l'échelle de l'État, visant à rentabiliser au mieux les terres cultivables et à répartir judicieusement les provisions de blé au cas où une famine viendrait à se manifester. L'instrument de prévision le plus fréquemment utilisé est le nilomètre. Rattaché à un temple situé au bord du Nil, il se compose d'une descenderie conduisant, par le biais d'un escalier, au Nil ou à la nappe phréatique. Sur les parois, des échelles graduées en coudées (52,5 cm) permettent de déterminer, en fonction du volume des eaux, l'importance de la crue et d'en déduire ses conséquences agricoles et fiscales. Sur la chapelle Blanche de Karnak, on apprend que, dès le règne de Sesostris Ier (1944-1900 av. J.-C.), l'enregistrement officiel de la crue s'effectue en trois points stratégiques : Éléphantine, région memphite et Delta central. Si, par exemple, on enregistre à Éléphantine une hauteur de 22 coudées (11,55 m) vers la mi-août, on peut prédire que les récoltes seront bonnes.

Des travaux hydrologiques assez restreints

Les plus vieilles interventions en matière d'hydrologie visent à étendre l'efficacité du fleuve par un réseau de canaux destiné autant à l'irrigation qu'au transport. La tête de massue fragmentaire du roi Scorpion (Ashmolean Museum, Oxford), roi de la dynastie "zéro" (vers 3200-3100 av. J.-C.), reste le plus ancien témoignage de domestication du fleuve. Découverte à

Hierakonpolis, elle présente un personnage, paré d'une queue de taureau et coiffé de la couronne blanche de Haute-Égypte. C'est Pharaon : muni d'une houe, il creuse un canal, tandis qu'un homme emplit un couffin de terre et que d'autres s'activent au bord de l'eau. Hérodote rapporte qu'au début de la Ire dynastie, Menès – plus connu sous le nom de Narmer – (vers 3100 av. J.-C.) fit aménager une digue autour de Memphis pour éviter que la ville ne soit inondée :

> "Menès, qui fut le premier roi d'Égypte, fit faire, selon les prêtres, une digue à Memphis. Jusqu'au règne de ce prince, le fleuve coulait entièrement le long de la montagne sablonneuse qui est du côté de la Libye ; mais, ayant comblé le coude que forme le Nil du côté du midi et construit une digue environ à cent stades en amont de Memphis, il mit à sec son ancien lit et, par un canal, contraignit contraindre le fleuve à couler au milieu de la vallée." (*L'Enquête*, II, 99, trad. Larcher 1850)

L'historien ajoute qu'au moment de son passage, au Ve siècle av. J.-C., les Perses surveillaient encore cette digue et la consolidaient chaque année "pour maintenir le fleuve dans son cours actuel".
Sous la XIIe dynastie, Amenemhat III (1838-1794 av. J.-C.) se lance dans de vastes travaux pour la mise en valeur du Fayoum à des fins agricoles : on creuse des canaux d'irrigation et on édifie des digues protectrices pour assécher les zones inondées et augmenter la surface cultivable. Ses aménagements sont si importants que son nom restera attaché à la région jusqu'à la période romaine, où il est adoré sous le nom de "Lamarès". Parallèlement, on s'affaire en Nubie, aussi bien pour tenter de contrôler l'inondation que pour ouvrir un passage entre l'Égypte et la Nubie. Une inscription de l'an 8 de Sesostris III (1848 av. J.-C.) explique que, sur les bases de travaux entrepris

à la VIe dynastie par les nomarques d'Éléphantine visant à creuser un canal navigable à travers les rochers de la première cataracte, on a fait "rénover le canal, dont le nom est « Beaux sont les chemins de Khakaourâ » [Sesostris III]. Longueur de ce canal : 150 coudées [78,75 m]. Largeur : 20 coudées [10,50 m]. Profondeur : 15 coudées [7,87 m]." Dans le Delta, le drainage des étendues marécageuses ne commence, semble-t-il, qu'au Nouvel Empire, mais s'accélère à la Troisième Période Intermédiaire, tandis que, sous la XXVIe dynastie, Nekao II (610-595 av. J.-C.) ordonne la construction du "canal de Pharaon", reliant la branche pélusiaque du Nil à la mer Rouge.
Si ces quelques exemples constituent presque les seuls témoignages connus à ce jour de travaux d'envergure menés sur le Nil à l'époque pharaonique, il est toutefois permis de penser que, pour la survie du pays et son ouverture sur les mondes asiatique et africain, d'autres aménagements ont existé, même s'ils n'ont pas laissé de traces.

Aux marges de l'Égypte

La Nubie (voir Atlas, p. 299-301)
C'est le nom donné par les égyptologues au territoire s'étendant de la sixième cataracte soudanaise, au nord de l'actuelle ville de Khartoum, à Assouan. Les anciens Égyptiens utilisent un vocable tout autre pour désigner cette région, qu'ils divisent traditionnellement en deux entités différentes : la Basse-Nubie, d'Assouan à Abou Simbel, correspond au pays de Ouaouat ; la Haute-Nubie, d'Abou Simbel à la sixième cataracte, s'appelle le pays de Kouch.
Dans l'Antiquité, la Nubie reste le pays le plus profondément inféodé à l'Égypte. Dès le début de l'époque pharaonique, l'Égypte cherche à s'emparer de ce fabuleux réservoir de matières premières et à s'offrir un accès direct sur l'Afrique, en particulier sur ses richesses. Elle atteint la première cataracte à

l'époque archaïque et la deuxième sous le gouvernement du roi Djer, troisième pharaon de la Ire dynastie (3100-2900 av. J.-C.). Dès la fin de la IIe dynastie (2900-2750 av. J.-C.), marchands et soldats égyptiens sont actifs jusqu'à Bouhen, qui devient un important comptoir commercial sous le règne de Chephren (2597-2573 av. J.-C.), tandis que l'on commence à exploiter les mines d'or du Ouadi Allaki et les carrières de granite de Toshka. Toutefois, jusqu'au début de la XIIe dynastie (1974-1781 av. J.-C.), les incursions effectuées en territoire nubien relèvent bien de l'expédition commerciale et la royauté pharaonique ne conteste pas la légitimité des pouvoirs autochtones ; ce sont les gouverneurs d'Éléphantine qui se chargent d'assurer les relations entre l'Égypte et la Nubie.

Avec l'avènement du Moyen Empire, la politique des souverains égyptiens devient plus radicale envers la Nubie. Si Montouhotep II (2045-1994 av. J.-C.) commence à consolider le contrôle thébain par le biais d'une ligne de petits forts situés entre Hierakonpolis et l'île d'Éléphantine, Sesostris Ier (1944-1900 av. J.-C.), qui entend bien contrôler le pays de Ouaouat, n'hésite pas à prolonger cette ligne jusqu'à la deuxième cataracte. Quant à Sesostris III (1856-1838 av. J.-C.), il conduit ses troupes jusqu'à Semna et déplace la frontière égyptienne d'Éléphantine à Mirgissa, en amont de la deuxième cataracte. De même, il jalonne la route de forteresses destinées à contrôler les mouvements de populations nubiennes – qui ne sont plus autorisées à aller au nord de Semna –, et le trafic fluvial. Cependant, malgré les apparences, on ne cherche pas à annexer le territoire nouvellement conquis, mais plutôt à le surveiller étroitement.

Dès la fin de la Deuxième Période Intermédiaire, une véritable organisation politique s'élabore. L'Égypte ne cesse de gagner du terrain : Shaât sous Amenhotep Ier (1514-1493 av. J.-C.), Tombos sous Thoutmosis Ier (1493-1482 av. J.-C.) et Napata sous Thoutmosis III (1479-1425 av. J.-C.). Désormais, Pharaon contrôle le pays jusqu'à la quatrième cataracte. Il confie la gestion de

ce domaine à un haut fonctionnaire thébain, le Fils royal de Kouch – titre que l'on traduit souvent par vice-roi de Kouch pour éviter toute confusion avec les véritables princes de sang –, secondé par deux lieutenants : le capitaine de Ouaouat et le capitaine de Kouch. De Nubie, on importe directement mercenaires, esclaves, travailleurs, or, ivoire et bétail, mais le vice-roi de Kouch s'occupe aussi d'acheminer vers l'Égypte toute une gamme de produits venant des lointaines terres africaines : parfums, essences rares, encens, huiles, textiles brodés, pierres fines, bois précieux, ivoire, animaux sauvages… En ce IIe millénaire av. J.-C., l'emprise de l'Égypte est telle que les Nubiens finissent par adopter l'écriture hiéroglyphique, ainsi que les coutumes et les divinités directement issues des traditions pharaoniques. La Nubie se couvre de multiples sanctuaires finement ouvragés, dont les plus intéressants ont été remontés le long des rives du lac Nasser lors de la construction du barrage d'Assouan *(voir Atlas, p. 301)*. Cependant, à la fin de l'époque ramesside (1295-1069 av. J.-C.), le pays de Kouch, profitant des désordres sociaux et du marasme politique égyptien de la Troisième Période Intermédiaire, reprend son indépendance. Les Nubiens s'organisent alors pour fonder un royaume autonome, à Napata, en aval de la quatrième cataracte, et partent même à la conquête de l'Égypte. Piânkhy (745-713 av. J.-C.), le chef du royaume nubien, atteint rapidement Thèbes, gagne la Basse-Égypte et prend le pouvoir ; c'est ainsi qu'il fonde la XXVe dynastie dite "kouchite" ou, à tort, "éthiopienne". Pendant plus de soixante ans, cinq pharaons se succèdent sur le trône d'Égypte mais le dernier, Tanoutamon, chassé par les Assyriens en 664 av. J.-C., quitte précipitamment la vallée du Nil pour se réfugier à Napata.

Le Sinaï (voir Atlas, p. 308)

Le Sinaï, qui forme une péninsule de forme triangulaire à la limite entre les continents africain et asiatique, couvre une

superficie d'environ 60 000 km². Grâce à la découverte faite à Abydos dans la tombe de Djer, troisième roi de la Ire dynastie (3100-2900 av. J.-C.), qui portait autour des bras de superbes bracelets composés d'un subtil mélange d'or et de turquoise, il est permis de croire que l'exploitation des mines du Sinaï remonte au tout début de l'histoire égyptienne ; or, à ce jour, aucun témoignage écrit ne confirme cette probabilité. En revanche, dès la IIIe dynastie (2750-2675 av. J.-C.), des inscriptions rupestres attestent la venue d'expéditions commandées par le roi : on vient y chercher du cuivre et de la turquoise, ces deux activités étant intimement liées, puisque la turquoise n'est autre qu'un oxyde de cuivre.

Dans cette région du Sinaï, quatre zones d'exploitation sont connues. La plus ancienne, productrice de cuivre et de turquoise, est le Ouadi Maghara. Intensivement exploitées sous les pharaons de l'Ancien Empire, ces mines s'épuisent rapidement, si bien que, dès le Moyen Empire, on se déporte vers le nord, dans la région de Serabit el-Khadim : à Serabit même, on extrait la turquoise, tandis qu'au Ouadi Naseb et au Ouadi Kharig, on exploite le cuivre. De tous ces sites, c'est celui de Serabit el-Khadim qui est le mieux connu, car il présente l'ensemble le plus riche et le mieux conservé de vestiges en rapport avec une activité minière. L'étude de ces documents laisse à penser qu'une cinquantaine d'expéditions se sont rendues à Serabit el-Khadim au cours du Moyen Empire et sans doute autant, si ce n'est plus, pendant le Nouvel Empire.

Le Fayoum : une oasis rattachée à la vallée du Nil

Le Fayoum est le nom donné à cette région située dans le désert libyque, à environ 110 km au sud-ouest du Caire. Cette oasis, remarquable par son étendue, son approvisionnement en eau et sa richesse, forme un gigantesque cercle de 60 km de diamètre connecté au Nil par le Bahr Youssef, la "Rivière de Joseph". Ce petit fleuve se sépare du canal Ibrahimeh au niveau de la ville

de Dairût, sise au sud de Tell el-Amarna, puis coule parallèlement au Nil jusqu'à Beni Souef où, brusquement, il oblique vers l'ouest pour emprunter la route du Fayoum. À partir de là, il perd toute sa vigueur ; il se ramifie en de multiples branches qui ne cessent de se rétrécir pour aller se perdre définitivement dans les terres environnantes. Au total, seuls deux bras du Bahr Youssef arrivent effectivement au fond de la dépression marquée par le Birket Qaroun, l'antique lac Moeris. Une légende, rapportée par Hérodote (*L'Enquête*, II, 149), explique qu'il aurait été creusé par l'homme sur les ordres du pharaon Moeris qui, de surcroît, aurait fait construire en son milieu deux pyramides dominées par des colosses royaux. Les scientifiques ont réussi à prouver que ce lac était naturel, mais on comprend aisément que, dans l'Antiquité, cette mer intérieure perdue au milieu du désert ait suscité la légende. À force de s'assécher, le lac Qaroun se trouve aujourd'hui à 44 m au-dessous du niveau de la mer et couvre à peine un cinquième de la superficie du Fayoum. Si l'on en croit Hérodote, à l'époque antique, il devait s'étendre sur la plus grande partie de l'oasis :

> "Il a de tour trois mille six cents stades de pourtour, ce qui fait soixante schènes [640 km], c'est-à-dire la longueur de la côte maritime de l'Égypte. Ce lac, dont la longueur va du nord au midi, a cinquante orgyies [89 m] de profondeur à l'endroit où il est le plus profond." (*L'Enquête*, II, 149, trad. Larcher 1850)

C'est vraisemblablement la raison pour laquelle les Égyptiens du Nouvel Empire ont appelé cette terre *Pa-yôm*, "la Mer". Dès le début de l'époque pharaonique, les habitants de la vallée du Nil s'intéressent à cette région qui constitue, comme les autres oasis du désert occidental, un réservoir inespéré en matières premières, en denrées agricoles et en produits de la pêche. Ce sont les rois du Moyen Empire qui, les premiers,

s'attachent à mettre en valeur le Fayoum. Sous Amenemhat III (1838-1794 av. J.-C.), sans doute le Moeris d'Hérodote, on prend toutes les mesures nécessaires pour abaisser le niveau du lac Moeris, le but étant d'augmenter la superficie cultivable ; on gagne ainsi quelque 450 km² de terres arables. Un peu délaissée par les rois de la XVIIIe dynastie (1539-1295 av. J.-C.) – même si c'est ici, à Mi-our (actuelle Medinet el-Gourob, à l'entrée du Fayoum), qu'est installé le plus important harem de la royauté –, la région se développe à nouveau sous le règne de Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.), qui met en place des colonies entières de paysans, de travailleurs et d'ouvriers nubiens ou asiatiques. Cependant, le véritable essor du Fayoum coïncide avec l'arrivée des Grecs en Égypte. Pour tirer le meilleur parti de cette immense exploitation, les Ptolémées (305-30 av. J.-C.) installent, à la tête des domaines agricoles, des colons venus de Grèce et de Macédoine. Ils y parviennent avec succès ; en témoignent les voyageurs grecs, qui s'émerveillent déjà devant l'abondance et la variété des produits cultivés : agrumes, mangues, légumes, céréales, olives, concombres, fleurs de toutes espèces… Avec ses 1 200 km² de terres cultivées, le Fayoum devient l'une des régions les plus prospères et les plus peuplées du pays. Les récits évoquent également l'intégration exceptionnelle des colons grecs. En moins de cinquante ans, les coutumes, le langage et les divinités hellénistiques disparaissent de l'oasis pour céder la place à une culture directement issue de l'héritage pharaonique. On confie ses morts à Osiris, on adore le dieu crocodile Sobek, on se vêt à la mode égyptienne et, rapidement, on finit par oublier que les premiers colons étaient de sang grec.

Les oasis du désert occidental (voir Atlas, p. 305)

On a vu que les Égyptiens opposent la vallée, *Kemet*, "la (Terre) Noire", au désert, *Deshret*, "la (Terre) Rouge". Le rouge, couleur assimilée à Seth, le meurtrier d'Osiris, symbolise l'extérieur,

l'étranger, l'envahisseur : dans le désert, dit-on, règnent les démons, les puissances néfastes et les esprits maléfiques. Aussi, les gens de la vallée ne s'y aventurent-ils que de mauvaise grâce, notamment lorsqu'ils sont envoyés comme travailleurs dans les carrières ou dans les mines. Toutefois, quelques zones habitables ponctuent cet univers hostile : on les appelle les "Prairies des arbres *ima*", expression utilisée pour désigner les oasis. Dans le désert occidental, le Sahara égyptien, elles forment un chapelet parallèle au Nil qui se développe du nord au sud le long d'un sillon que suivait, dans les temps géologiques, un fleuve qui n'existe plus : Bahariya, Farafra, Dakhla et Kharga. Les atouts incontestables de ces régions marginales, occupées depuis l'époque préhistorique par une population d'agriculteurs, incitent les pharaons à les coloniser très tôt, et ce, sans doute dès le début de l'Ancien Empire. En effet, non seulement leur disposition permet un contrôle constant des routes empruntées par les caravanes se dirigeant vers l'ouest ou vers le sud, mais elles constituent un bastion idéal contre les incessantes incursions libyennes. De surcroît, leurs activités économiques, aussi prospères qu'originales, constituent des ressources supplémentaires pour l'Égypte. Gros producteurs de dattes, les Oasiens pratiquent l'élevage de petits ânes, utilisés comme bêtes de somme par les caravaniers et restent les plus grands fournisseurs de la vallée en vin, spécialement alcoolisé et réputé d'excellente qualité. Ainsi, pour assurer la survie de ces domaines viticoles si précieux, le gouvernement n'hésite pas à intervenir lorsque le besoin s'en fait sentir : forage d'un puits, aménagement d'un espace cultivable… Soumis à l'autorité de Pharaon, les Oasiens adoptent rapidement les coutumes et les divinités égyptiennes, en particulier Seth qui règne en maître sur les régions désertiques et, à partir de la Basse Époque, Amon, le dieu de l'Empire.

À ces quatre oasis, s'ajoute la lointaine Siwa, située en plein cœur du désert libyque, à environ 300 km au sud-ouest de Marsa

Matrûh. Grâce à sa situation géographique, elle se trouve au carrefour d'influences égyptiennes, libyennes et grecques, ce qui permet à ses habitants de développer une culture et une histoire des plus originales. Jusqu'au début de la XXVIe dynastie (664-526 av. J.-C.), les princes étrangers de Siwa, totalement indépendants mais sans doute très fortement influencés par les traditions de la vallée du Nil, administrent leur territoire de façon autonome. Cependant, les luttes opposant Égyptiens et Libyens sous le règne d'Apriès (589-570 av. J.-C.) ont une conséquence immédiate : l'intégration de Siwa au royaume d'Égypte. Le développement économique de cette oasis un peu particulière est directement lié à la création de Cyrène, ville construite sur la côte libyenne au VIIe siècle av. J.-C. Ici, comme dans toute l'Afrique du Nord, s'installent des colons doriens qui fondent leur prospérité sur le commerce de l'Afrique intérieure. Siwa, de par sa position stratégique, joue un rôle primordial dans le transit des marchandises et dans le commerce de certains produits ; rapidement, des liens privilégiés unissent les Grecs aux familles régnantes de Siwa. Cyrène exporte de la gomme ammoniaque, servant d'épice et de médicament, et importe du blé du Fayoum, des dattes, de l'alun, du natron et du vin des oasis, ainsi que des denrées ou matériaux provenant des régions africaines : or, argent, pierres précieuses, ivoire, encens, animaux exotiques… Dans un sens comme dans l'autre, les produits passent obligatoirement par Siwa.

Le désert oriental (voir Atlas, p. 305)

L'intérêt majeur du désert oriental réside dans ses ressources minérales extrêmement nombreuses et dans l'accès direct qu'il offre sur les ports de la mer Rouge où transitent les produits venant d'Arabie, d'Inde et d'Éthiopie. Si certaines mines ou carrières se situent près de la vallée du Nil, notamment le quartzite de Gebel Ahmar, le calcaire de Toura ou l'albâtre d'Hatnoub, d'autres réclament que l'on organise

de grandes expéditions pour y accéder : la dolérite et le porphyre du Gebel Dukhan, la pierre de *bekhen* (sorte de schiste gréseux) et l'or du Ouadi Hammamat, le granite du Mons Claudianus, le porphyre du Mons Porphyritès, le plomb et la galène du Ouadi Gasus, l'or, le cuivre et la galène du Ouadi Mia, l'or du Ouadi Allaki, l'améthyste du Ouadi el-Houdi, la galène du Gebel Zeit… Toutefois, si les documents attestent l'exploitation de ces richesses à l'époque pharaonique, il ne fait aucun doute que cette activité ne peut souffrir aucune sorte de comparaison avec la véritable "ruée vers l'or" connue sous la domination romaine où jamais désert n'a été autant traversé, exploité et conquis.

Du moins jusqu'à la fin du Nouvel Empire (1539-1069 av. J.-C.), on ne dénombre que trois grands axes de circulation sillonnant le désert oriental : Ouadi Gasus-Safaga, Ouadi Hammamat-Qoseir et Ouadi Abbâd-Bérénice. Une quatrième route, plus secondaire, apparaît sous le règne de Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.) ; elle part du Nil, à environ 80 km au sud du Caire, et rejoint le golfe de Suez. Aussi, tels qu'ils existent au début de la période romaine (30 av. J.-C.), les aménagements du désert arabique ne peuvent répondre aux exigences liées à un trafic permanent : les pistes sont rares et souvent peu sûres ; les escales de repos et d'approvisionnement en eau sont presque inexistantes. C'est pourquoi, pour transporter ces innombrables richesses – aussi bien les minéraux extraits des carrières ou des mines que les marchandises débarquées dans les ports de la côte arabique –, les Romains construisent de nombreuses routes jalonnées de petits fortins destinés à assurer la protection des voyageurs. Entre la vallée du Nil et la mer Rouge, ce sont des dizaines d'axes principaux ou de pistes secondaires qui s'entrecroisent. De la vallée, on part des villes d'el-Cheihk ʿIbada (Antinoë), de Qena, de Qouft (Coptos) ou d'Edfou ; sur les côtes de mer Rouge, on arrive à Abou Sha'ar, Mersa Gâwâsis (Safaga), Qoseir ou Bérénice.

QUELQUES NOTIONS D'HISTOIRE

Sources antiques et modernes

Divers documents permettent d'éclairer notre connaissance sur les anciens Égyptiens : l'Ancien Testament, les annales hittites, les archives babyloniennes et assyriennes, les récits des voyageurs grecs et, en Égypte même, les vestiges archéologiques et épigraphiques (inscriptions dans les temples, écrits biographiques, listes de rois…), ainsi que les œuvres littéraires. Toutefois, malgré cette inestimable documentation, l'histoire même de l'Égypte est mal connue. On possède peu de textes historiques réellement exploitables : ce sont des noms, des dates, des événements ponctuels, des récits isolés… D'après les estimations, onze dynasties sur les trente existantes paraissent suffisamment connues, tandis que l'on ne sait rien, ou pas grand-chose, sur certaines périodes de transition et de bouleversement. En un mot, l'obscurité couvre près des deux tiers de l'histoire égyptienne.

Listes royales et documents anciens

L'établissement même de la chronologie, qui comporte encore de fâcheuses lacunes, pose de nombreux problèmes, malgré l'existence de documents de toute première importance.

• La **Pierre de Palerme** (fragments au Museo Nazionale, Palerme, au musée égyptien, Le Caire, et au Petrie Museum de l'University College, Londres), incomplète et de provenance inconnue, relate des événements s'étant déroulés entre le règne de Narmer (vers 3100 av. J.-C.), premier pharaon de la Ire dynastie, et celui de Neferirkarâ Kakaï (2515-2501 av. J.-C.), troisième pharaon de la Ve dynastie. Selon les estimations, le monument devait mesurer, à l'origine, 2 m de long sur 60 cm de haut. Or, le fragment le plus significatif de cette dalle en diorite ne dépasse pas 25 cm de long sur 43,5 cm de haut, à peine un huitième du document original ! La surface de la pierre est divisée

en cases verticales de largeur variable, correspondant chacune à une année de règne d'un pharaon donné : chacune d'entre elles contient, outre le nom du roi, les événements importants qui se sont déroulés pendant ladite année de règne : couronnement du roi, fêtes religieuses, guerres, expéditions, fondations de temples ou de villes… Une case de taille inférieure apparaît en dessous de chaque case ; elle indique la hauteur de la crue pendant la période considérée.

• La **Chambre des Ancêtres** (musée du Louvre, Paris, copie présentée dans le musée de plein air de Karnak), trouvée dans le temple d'Amon à Karnak, présente Thoutmosis III faisant des offrandes aux statues de ses prédécesseurs ayant joué un rôle important dans l'histoire égyptienne, du règne de Djoser (vers 2750 av. J.-C.), deuxième pharaon de la IIIe dynastie, à celui de Thoutmosis III lui-même (1479-1425 av. J.-C.). En tout, ce sont soixante et un rois, répartis sur quatre registres ; chacun d'entre eux est assis sur un siège à dossier bas et porte le *nemes*, la barbe postiche et l'*uræus* frontal. Au-dessus de chaque tête royale, figurent trois petites colonnes de texte. Celle de gauche porte un titre : en alternance, "Roi de Haute et de Basse-Égypte, Seigneur du Double Pays" ou "Dieu parfait, Seigneur de l'accomplissement des rites". Celle de droite est invariablement gravée de l'expression "juste de voix", utilisée pour toute personne défunte. Quant à la colonne centrale, elle indique le nom du roi entouré d'un cartouche. Une petite caractéristique inhérente à cette liste : les souverains ne sont généralement pas présentés dans l'ordre chronologique réel.

• La **Table royale d'Abydos** (en place dans le Couloir des Ancêtres du temple de Sethy Ier à Abydos) montre Sethy Ier et son jeune fils, le futur Ramsès II, devant trois registres de cartouches royaux inscrits dans des cases verticales : les deux lignes supérieures donnent les noms de soixante-seize pharaons, de Narmer (vers 3100 av. J.-C.) à Sethy Ier (1294-1279 av. J.-C.), désignés par leur quatrième nom, celui de "roi de Haute et de

Basse-Égypte" ; la ligne inférieure répète, en alternance, les quatrième et cinquième noms de Sethy Ier. Dans cette liste, n'apparaissent ni les rois de la Deuxième Période Intermédiaire, ni la reine Hatshepsout considérée comme une usurpatrice, ni les pharaons de l'hérésie amarnienne (Akhenaton, Neferneferouaton Ânkh(et)kheperourâ, Semenekhkarâ, Toutânkhamon et Ay).

• La **Liste royale d'Abydos** (British Museum, Londres), trouvée dans le petit temple de Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.) à Abydos, est une copie conforme de la Table de Sethy Ier.

• La **Table royale de Saqqara** (musée égyptien, Le Caire), trouvée dans la tombe du scribe Tounroï à Saqqara, remonte au règne de Ramsès II. Elle comporte quarante-sept noms royaux – sans doute cinquante-huit à l'origine –, entre les règnes d'Andjib, sixième roi de la Ire dynastie (3100-2900 av. J.-C.) et Ramsès II (1279-1212 av. J.-C.). Comme à Abydos, les souverains de la Deuxième Période Intermédiaire ne sont pas mentionnés.

• Le **Canon royal de Turin** (Museo Egizio, Turin) est, de loin, le plus complet de tous ces documents. Cependant, il est beaucoup trop endommagé pour être réellement instructif. Il se présente sous la forme d'un papyrus de l'époque ramesside (1295-1069 av. J.-C.) comportant, au recto, des comptes et, au verso, en belle écriture hiératique, cette fameuse liste qui totalisait, à l'origine, quelque trois cents rois avec leur durée exacte de règne en années, en mois et en jours. Avant d'aborder les dynasties de rois terrestres, le scribe a incorporé les dynasties de dieux ayant précédé les hommes sur le trône d'Égypte.

• Reste la **Liste royale de Manéthon**, l'outil à l'origine de la chronologie égyptienne utilisée aujourd'hui. Manéthon est un prêtre d'Héliopolis, originaire de Sebennytos (delta du Nil), ayant vécu au IIIe siècle av. J.-C., sous le règne de Ptolémée Ier. Travaillant à partir des archives royales, des bibliothèques des temples, des récits historiques et des inscriptions gravées sur les parois des sanctuaires, il compose une liste de cent quatre-vingt-dix

pharaons qu'il répartit sur trente dynasties, depuis l'unification de l'Égypte par Narmer (vers 3100 av. J.-C.) jusqu'à la fin du règne de Nectanebo II (343 av. J.-C.), dernier pharaon de la XXXe dynastie. Écrite en langue grecque, son œuvre, les *Aegyptiaca* ou l'*Histoire d'Égypte*, a disparu ; elle n'est connue que par des auteurs plus tardifs qui, généralement pour étayer leurs propos, en ont cité des passages ou effectué des résumés dans leurs écrits. En particulier, on trouve des références plus ou moins directes à Manéthon chez Flavius Josèphe (Ier siècle apr. J.-C.) dans ses *Antiquités juives* et son *Contre Apion*, chez Sextus Julius Africanus (vers 230 apr. J.-C.) dans sa *Chronique*, chez Eusèbe de Césarée (320 apr. J.-C.) ou encore, plus tardivement, chez Georges le Syncelle, secrétaire du patriarche byzantin Tarasius (784-806), dans sa grande histoire du monde. Toutefois, malgré l'importance incontestable de cette source historique, certains aspects du travail de Manéthon demeurent énigmatiques, en particulier le côté aléatoire de sa division en dynasties. Parfois, les rois d'une même dynastie n'ont pas de lien parental entre eux – à moins que ces liens ne demeurent encore ignorés – et, à l'inverse, on change de dynastie de père en fils (Houni, dernier roi de la IIIe dynastie, est le père de Snefrou, premier roi de la IVe dynastie). Par ailleurs, les dynasties sont d'inégale importance : certaines sont fictives (la VIIe dynastie compte soixante-dix rois en soixante-dix jours), d'autres sont parallèles (les XXIIe et XXIIIe dynasties, par exemple), d'autres encore comptent très peu de rois (Amyrtée est le seul représentant de la XXVIIIe dynastie)… Quoi qu'il en soit, sur ces bases fournies par Manéthon, les égyptologues ont divisé ces trente dynasties en trois Empires, fastes et bénéfiques, entrecoupés par trois Périodes Intermédiaires, phases obscures de malaises économiques, politiques ou sociaux, le tout s'achevant sur une Basse Époque, déclin lent mais irrévocable de l'Égypte. En général, on rajoute à ce découpage deux dynasties : la XXXIe avec les rois de la Seconde Domination perse (343-332 av. J.-C.) et la

XXXIIe avec les rois grecs de la dynastie des Ptolémées (305-30 av. J.-C.), successeurs d'Alexandre le Grand.

Quant aux sources historiques utilisées, non plus dans l'esprit d'établir une chronologie égyptienne, mais pour mieux comprendre la civilisation pharaonique dans son ensemble, elles viennent essentiellement des voyageurs grecs et romains ayant parcouru l'Égypte dans l'Antiquité. En tête, figure Hérodote d'Halicarnasse (vers 484-420 av. J.-C.), surnommé le "Père de l'Histoire". Il a écrit neuf livres, *L'Enquête* – ou *Histoires* –, dont le deuxième est entièrement consacré à l'Égypte qu'il visite aux alentours de 450 av. J.-C., alors que les Perses ont pris momentanément le pouvoir dans la vallée du Nil (XXVIIe dynastie). Selon toute probabilité, son voyage ne l'amène pas au-delà de l'île d'Éléphantine et, à travers ce qu'il rapporte dans ses textes, il est difficile de savoir quels lieux il a effectivement visités. Le but de son œuvre, sorte de "reportage" extrêmement vivant, consiste à livrer aux générations futures ce qu'il a vu, entendu ou appris au cours de ses recherches. L'homme s'intéresse à tout : à la formation géologique et aux caractères géographiques du pays, au Nil (sources, crue ou types de paysages), à la faune et à la flore, aux croyances religieuses, aux mœurs et coutumes des Égyptiens, à l'histoire, aux monuments… Si certaines anecdotes peuvent parfois surprendre, le récit d'Hérodote n'en demeure pas moins l'une des sources de renseignements les plus précieuses que l'on possède sur le pays car, contrairement à Diodore de Sicile et à Strabon, il est réellement contemporain du monde pharaonique.

Vient ensuite Diodore de Sicile (vers 90-30 av. J.-C.), qui effectue un voyage d'études en Égypte dans les années 60-56 av. J.-C., sous le règne de Ptolémée XII. Si l'on en juge par certaines remarques faites au cours du récit, il semble avoir remonté le Nil jusqu'à la ville de Memphis. La tâche qu'il s'est fixée dans sa *Bibliothèque historique* est absolument colossale : rédiger une histoire universelle rapportant l'ensemble des événements

historiques depuis les origines de l'humanité jusqu'à son temps, de telle sorte que le lecteur puisse en tirer un "profit moral et politique". Ce sont donc trente ans de sa vie et quarante livres qu'il consacre à ce projet, l'Égypte étant principalement traitée dans le premier livre. Comme Hérodote, il aborde de nombreux aspects de la culture égyptienne : conception de l'origine du monde, mythologie, mode de vie des habitants de la vallée du Nil, édification des temples, géographie du pays, mystère de la crue du Nil, histoire des premiers rois, construction des pyramides, lois et tribunaux, culte des animaux sacrés… Reste Strabon (*63* av. J.-C.-21 apr. J.-C.), à la fois historien et géographe. Sa *Géographie* compte dix-sept volumes, l'Égypte et ses confins occupant environ les deux tiers de son dernier livre. La description qu'il propose de l'Égypte s'organise de façon très structurée et comporte deux types d'informations : des indications ou théories tirées des lectures de différents historiens ou géographes (Homère, Hérodote, Eudoxe de Cnide, Callisthène, Polybe, Ératosthène, Artémidore d'Éphèse…) ; des notations de choses effectivement vues ou entendues dans le pays. De son texte, on peut déduire qu'il a résidé environ cinq ans à Alexandrie, qu'il décrit de façon très détaillée dans son œuvre. Si l'auteur traite plus volontiers de la Basse-Égypte, il parle aussi des monuments thébains qu'il visite sans doute au cours d'un voyage à Assouan réalisé vers 26 av. J.-C. ; il évoque même les attractions touristiques telles que les Colosses de Memnon ou les hypogées thébains du Nouvel Empire. Moins complète que celle d'Hérodote et plus "scientifique" que celle de Diodore, l'œuvre de Strabon constitue pour l'historien un bon exposé de l'Égypte au Ier siècle av. J.-C.

Les pionniers de l'archéologie

Si quelques textes du Moyen Âge et de la Renaissance, écrits par des auteurs occidentaux ou arabes, apportent de nouvelles informations sur tel aspect spécifique de la civilisation pharaonique,

il faut attendre l'extrême fin du XVIIIe siècle pour que l'Égypte suscite à nouveau un regain d'intérêt. Ce réel engouement naît de la Campagne d'Égypte du général Bonaparte qui débarque à Alexandrie le 12 juillet 1798 avec, outre la meilleure armée de la République – près de trente-cinq mille hommes –, quelque deux cents navires transportant cinq cents civils de toutes professions, parmi lesquels se trouve une commission des sciences et des arts constituée de cent cinquante et une personnes dont trente-six élèves. Celle-ci, composée de géomètres, chimistes, astronomes, économistes, archéologues, chirurgiens, pharmaciens, médecins, naturalistes, architectes, artistes, ingénieurs, mécaniciens, imprimeurs, écrivains et botanistes, rassemble l'élite scientifique et culturelle de la France. Certes, le but premier de cette expédition est bien de coloniser le pays, mais, au-delà de ses ambitions purement politiques, Bonaparte cherche à dresser un inventaire complet de l'Égypte ancienne et moderne. Le travail accompli par la commission pendant ses deux années de présence dans le pays est énorme : dessins, croquis, minutes, relevés, récits se comptent par centaines. De tous les participants, dont certains sont très prestigieux (Monge, Berthollet, Fourier, Conté, Geoffroy Saint-Hilaire…), il en est un que l'on remarque plus particulièrement : c'est le baron Vivant Denon, à la fois savant et homme de lettres. Sur place, il travaille sans relâche. Attaché au corps militaire de Desaix, il n'a de cesse, tout en poursuivant les Mamelouks, de courir à l'assaut des monuments égyptiens. Dès son retour, il est nommé directeur général des Musées et fonde le musée Napoléon, le Louvre actuel. Considéré comme le fondateur de l'égyptologie en France, il publie en 1802 un ouvrage, le *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte pendant les campagnes du général Bonaparte*, dont l'étonnant succès marque le début de la renaissance de l'Égypte. Plus tard, entre 1809 et 1822, paraît la *Description de l'Égypte* ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*,

collectant la totalité des données relevées pendant la Campagne d'Égypte. Publiée par l'Imprimerie Impériale "par les ordres de Sa Majesté l'Empereur Napoléon le Grand", cette œuvre vient compléter, développer et préciser le travail de Denon. En tout, ce sont neuf tomes de texte et onze recueils contenant plus de neuf cents planches gravées sur cuivre, soit près de trois mille illustrations. Les volumes de planches se répartissent en quatre catégories : la première compte cinq tomes (numérotés de I à V) concernant le patrimoine antique (Égypte pharaonique et gréco-romaine) ; la deuxième compte deux tomes (numérotés I et II) évoquant la vie en Égypte de la conquête arabe à l'occupation française (du VIIe au XIXe siècle) ; la troisième compte trois tomes (numérotés I, II et IIbis) portant sur l'histoire naturelle de la vallée du Nil et des côtes de la mer Rouge ; la quatrième compte un tome de cartes et d'Atlas.

En ce début de XIXe siècle, une deuxième date marque une étape significative dans le développement de cette égyptologie naissante : c'est le 14 septembre 1822, jour où, après vingt ans de travail acharné, Jean-François Champollion parvient enfin à trouver la clé de l'écriture hiéroglyphique. Sa découverte est confirmée le 27 octobre de la même année par sa *Lettre à Monsieur Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur les monuments les titres, noms et surnoms des souverains grecs et romains*, lettre qui marque officiellement la fondation de la science égyptologique. En 1824, la publication de son *Précis du système hiéroglyphique* explique, de manière plus claire et plus complète, le résultat de ses travaux *(voir chapitre II, p. 90-94)*.

L'effet conjugué de la *Description de l'Égypte* et du déchiffrement des hiéroglyphes conduit de nombreux scientifiques et amateurs à s'intéresser à l'Égypte ancienne, les premiers par soif de connaissances, les seconds par goût du profit. Pour compléter les données fournies par les savants de la Campagne d'Égypte, on organise des expéditions au cours desquelles des équipes